

Anne-Lise Stern, *Le savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse*

Paris, Seuil, coll. La Librairie du XXI^e siècle, 2004

Josette Zoueïn

DANS **CHE VUOI ?** 2005/1 (N° 23), PAGES 223 À 227

ÉDITIONS **L'HARMATTAN**

ISSN 0994-2424

ISBN 9782296403666

DOI 10.3917/chev.023.0223

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2005-1-page-223.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Anne-Lise Stern
Le savoir-déporté
Camps, histoire, psychanalyse
Paris, Seuil, coll. La Librairie du XXI^e siècle, 2004

Josette Zoueïn

Si c'est un livre, ce serait un écrit au-delà de l'horreur !

Si c'est un témoignage vivant, il serait d'urgence. Maintenant ou jamais !

Si c'est une preuve, le programme avait déjà été systématiquement, méthodiquement, froidement commandé puis exécuté. Sur le point d'être totalement effacé !

Le savoir-déporté est une somme de séances « tenantes » laïques, éthiques, « transmissionnaires », à l'image de leur auteure. Arrêtée à vingt-deux ans à Paris, pour être déportée dans le camp de la mort au printemps 1944, et de retour en France avec la fin de la guerre en 1945, Anne-Lise Stern devient psychanalyste sur le divan de Jacques Lacan. Ce livre s'entend comme une passe entre la psychanalyse et Auschwitz.

Ses amies, Nadine Fresco et Martine Leibovici, retracent, avec autant de rigueur que d'affection, le parcours et la destinée de l'enfant unique de Catherine la rouge et Henri(ch) Stern, et de la petite-fille spirituelle de Marx et Freud. « Une vie à l'œuvre » est ce fond de tableau historique, culturel et politique esquissé à la lueur de l'*Aufklärung* qui va aller s'assombrissant.

Afin que l'humain ne tombe pas une fois pour toutes hors du monde, Anne-Lise Stern se saisit des moyens du bord de la théorie lacanienne, élaborée par son auteur à partir de l'expérience des camps – l'objet petit *a* nommé – pour tenter de comprendre, ne fût-ce qu'en psychanalyste, ce qui à jamais interrogera sa raison comme un impossible *pourquoi* ?

Fragments écrits après la déportation, séminaires, interventions orales – dans un futur antérieur d'après-coup –, Anne-Lise Stern donne voix à ce qui aurait pu s'entendre, du déni, bien entendu ! *Auschwitz*, « sorte de gare ou de camp de triage, d'où nous serions répartis en des camps de travail, de malades, en des usines. Le nom n'était pas beau : *schwitzen*, en allemand, veut dire suer. D'instinct, j'imaginai que nous y suerions corps et âme » (p. 70). Le symbolique porte-t-il déjà en lui cette part de réel qui deviendra le corps des déportés ? Comment écrire après *Auschwitz*, après Primo Levi ? Dans le silence inter-syllabique du mot, *faisant résonner les voyelles* du corps même de la lettre, geste *sémitique* s'il en est, ce témoignage ne tente-t-il pas d'extraire le corps symbolique de chaque déporté réduit au déchet ?

Faire croire pour exterminer ! Par mensonge. Par retournement (non seulement par détournement). Par abjection ! Fallait-il encore « survivre » au camp de la mort, pour « témoigner », et « se faire entendre » ! Au ternaire freudien, « gouverner, éduquer, psychanalyser », un autre vient-il se rajouter ? Contre l'effacement, contre la négation, contre l'oubli, l'auteure à la mémoire tatouée se fait œuvre de transmission.

Né après sera le nom de tous ceux venus au monde après les camps, ceux qui portent et ceux qui ne portent pas le nom de juif. Si la découverte par Freud de la sexualité infantile bouleverse le statut de l'enfance, pour Anne-Lise Stern, il n'y aura plus de « nouveau »-né ! *Né après* portera ainsi à jamais la trace de l'au-delà du malaise de la civilisation, d'un savoir d'*Auschwitz*, « savoir-déporté » ; inscrit là où l'on ne s'attendait pas ! Dans sa clinique, dans son analyse et jusque dans le milieu psychanalytique, elle dit haut et fort ce qui depuis les camps ne cesse d'infecter le réel, le symbolique et l'imaginaire du sujet.

Trois menus objets : un casse-croûte *oublié* par un officier allemand (p. 53), un châte *convoité* (p. 200), une tomate qui *disparaît* (p. 308). Objets réels ou hors d'atteinte ? Déclinaison ou paradigme de l'objet *a* lacanien ? Il s'agit pour l'auteure de ce qui reste du corps des déportés dans les camps. Est-ce parce que c'est une femme ? Est-ce parce qu'elle « porte » en elle, et l'enfant et la petite fille, que *psychAnne-Lise* nous donne à lire une figure de la résistance de l'humain ?

Geste criminel que celui d'*oublier* le corps, de (le) *convoiter* celui de l'autre, de le faire *disparaître* comme n'importe quel objet. L'entourer d'une préoccupation maternelle primaire, n'est-ce pas une manière de le préserver comme son objet, son enfant ? Cette attitude était-elle encore possible dans les conditions du camp, « [...] couchée, recroquevillée, sur le côté, j'avais la sensation fiévreuse d'être là, comme à l'abri de mon propre dos maternellement courbé autour de

moi », où il incombait au corps d'être dans le même temps l'enfant et sa mère ? D'où vient cette mémoire maternelle ? De quelle manière adviendra-t-elle pour « passer » à un geste de transmission ? « Quand je ne délirais pas, je pensais : il faut que je me leur ramène. Je devais ramener me, ce qui restait de ce morceau d'elle, de la chair de sa chair, à ma mère. » Si dans le premier temps, le corps faisait fonction de mère et d'enfant, au deuxième, il y a séparation ; sinon c'est la mort. À son insu, Anne-Lise Stern opère un geste presque inhumain : se saisissant de l'acte même « malmener » qui a cours à Auschwitz (éthique de camp) et qui devient, à son endroit, lutte contre la jouissance et la mort, elle malmène ce corps qui ne demande qu'à se laisser aller, comme on le ferait d'un enfant en danger pour qu'il reste en vie. Exigence de vie, « retour en vie » et devoir de l'enfant à l'égard des parents, de la vie transmise, *retour* d'une transmission. « C'était un véritable devoir que je ressentais. Ce n'était pourtant pas, je crois, de l'ordre d'un "tu aimeras toi-même comme ton prochain". Mais plutôt : je devait malmener ce corps, ce *me* qui ne demandait qu'à glisser, le malmener jusqu'au retour en vie, à elle » (p. 200). Dans ce corps-à-corps avec le réel, Anne-Lise Stern lutte avec la force d'une transmission en *retour* (terme de vie pour les déportés).

Dans le camp de la mort, dans ce « non-lieu de la mémoire » (Jacques Hassoun), à ce degré zéro d'une existence moins que nue, Anne-Lise Stern trouve la force d'une signification : porter le corps réel à la mémoire d'une opération symbolique. Porter *son* corps *comme* un enfant et *le* rendre à ses parents. Un possible nouage. Une geste parentale. Ce pour quoi, plus que tout autre analyste, elle sera attentive au symptomatique de cette transmission ; « inscription d'une jouissance », écrit-elle (p. 196) ; *transmission parentérale* pour ceux, juifs et non-juifs, nés après Auschwitz. « Qu'on le veuille ou non, cette transmission parentérale a eu lieu. Les psychanalystes en rencontrent les conséquences chez leurs patients, chez les plus fous surtout et les plus somatisants, chez les autres aussi. Souvent, ils n'y entendent rien » (p. 108-109).

Le savoir-déporté est un ouvrage esquissé mais pas encore achevé, d'une actualité déconcertante. La vie institutionnelle en est un exemple vivant ! Il n'est pas besoin d'une troisième oreille pour entendre un discours devenu quotidien et banal. On relate dans une réunion d'équipe, des plus européennes qui soit, l'histoire d'un mineur étranger sans papiers dont la situation est passée par le juge et que l'on soumet à un service social. Suite à un « retour parquet » (« parqués », « par quais » ?), on a effectué une « recherche osseuse » pour évaluer sa minorité, mais celui-ci s'est « évadé ». Il s'agit encore une fois d'un jeune étranger qui est passé entre les « mailles du filet ».

Si la mission première du service est « l'accueil », ce sera donc « sous » conditions de « sélection » ! À « éliminer » donc de la « grille ». Il ne s'agit plus ici de ce qu'on appelait la langue de bois, il s'agit de tout autre chose. Une langue objective, sélective, gestionnaire de bien « avant » que le sujet ne se présente pour être « examiné ». Une langue *retournée* : l'« après » est programmé d'avance afin que statistique et comptage ne souffrent d'aucun interstice subjectif ! Écrit, pensé, préparé d'avance le « projet » est devenu « programme ». On entend depuis peu parler d'« auto-administration » ! Nous allons devenir les petites puces autonomes du *Big brother*. Le totalitarisme est à nos portes institutionnelles. Lisons donc ce livre à la mesure de la gravité et de l'urgence, en marchant, en courant !

De par la position unique qu'occupe l'auteure, on est tenté de se demander si, à rabattre un réel sur un autre, la psychanalyse arrive à *penser*, ou bien à *panser* Auschwitz ? L'auteure elle-même répond que « l'enseignement de Lacan est la question même, la question "quelle psychanalyse après Auschwitz ?" » (p. 196). Dans cette même veine, Geneviève Morel écrit : « [...] Les survivants des camps de concentration et d'extermination, qui ont occupé la place de l'objet dans le réel et ont subi de la façon la plus extrême la volonté d'annihilation d'autres, n'arrivent pas toujours à se séparer de ce à quoi ils ont été réduits là. Une analyste revenue d'Auschwitz, Anne-Lise Stern, s'est aperçue dans son analyse que si elle souffrait d'une névrose avant le camp, il s'agissait, après, de tout autre chose. »¹

Pour ceux qui sont revenus, les *revenants* (d'Auschwitz, de Birkenau, de Gandersheim, de là où les mots ont un autre sens, de...), dans quelle langue témoigner et transmettre ? Le livre est-il toujours un moyen pour la mise en forme du témoignage ? Et l'image ? Une, deux, trois, quatre photos au seuil de la mort intolérables à l'œil nu, exhumées du feu et de la cendre, n'empêchent toujours pas la négation de l'expérience. Lorsque R. Antelme raconte ce qu'il a vu, vécu et ressenti ; lorsqu'il dit l'anéantissement auquel il a été réduit : *c'est inimaginable*. Dans l'après-coup, il ne peut plus s'entendre². Avec le film *Shoah*, Claude Lanzmann a réussi avec peu de moyens à franchir le premier seuil symbolique d'une horreur sans mesure ! Contre une certaine pédagogie, dans un *corps à corps* avec le réel, Anne-Lise Stern ébauche un nouage avec la théorie psychanalytique, et ne cesse de nous interroger. Que Jacques Lacan ait pu extraire le réel du petit autre, petit autre mon semblable devenu petit *a*, ce ne pouvait être qu'*après* le réel des camps : éthique du concept. Le *Rapport sur Auschwitz*² de Primo Levi (co-rédigé avec son ami Leonardo De Benedetti, à la demande des autorités russes après la libération du camp de Monowitz) est-il le degré zéro du témoignage ?

Le rapport au langage de l'auteur rejoint ici une précision d'une froideur administrative. Primo Levi décrit le travail effectué par les nazis : l'organisation hygiénico-sanitaire du camp de concentration pour Juifs de Monowitz. C'est un regard vide, nulle trace de jugement ou d'affect. Précisions, chiffres, nombres, calculs... Organisations dérisoires ! Le lecteur suffoque, le rapport est pourtant objectif à outrance. Le signifiant peut toucher au réel.

¹*Savoirs et Clinique*, n° 1, « L'enfant-objet », p. 18.

²*L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1957.

³Éditions Kimé, 2005.